Le pathos dans *L'Insurgé* de Jules Vallès, construction et humanisation du peuple communard

David Rico-Garcia

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/461>

DOI : 10.4000/rhetorique.461

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-084-6

Référence électronique

David Rico-Garcia, « Le pathos dans *L'Insurgé* de Jules Vallès, construction et humanisation du peuple communard », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 28 mai 2016, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/461> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.461>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Le pathos dans *L'Insurgé* de Jules Vallès, construction et humanisation du peuple communard

David Rico-Garcia

AUX MORTS DE 1871

À TOUS CEUX

Qui, victimes de l'injustice sociale,
Prirent les armes contre un monde mal fait
Et formèrent,
Sous le drapeau de la Commune,
La grande fédération des douleurs,
Je dédie ce livre.
JULES VALLÈS¹.

Introduction

- ¹ Jules Vallès dédie son roman chronique et autobiographique *L'Insurgé* au peuple parisien qui, au début de l'année 1871, proclama la Commune de Paris en réaction à une situation politique et sociale catastrophique. La Commune de Paris a fait de nombreuses victimes, principalement dans le camp communard. Le gouvernement versaillais, une fois la révolution « matée », s'est livré à une campagne de persécution et de marginalisation à l'égard de tous ceux qui sont montés sur les barricades. Le dernier roman de la trilogie *Jacques Vingtras* se présente comme le témoignage-chronique de ces quelques semaines sanglantes, vécues de l'intérieur par l'auteur.
- ² Fils d'un professeur de grammaire qui a accédé à la petite bourgeoisie, Jules Vallès refuse l'intégration à sa classe d'origine. Il se revendique intellectuel et proche du

peuple. Il fait preuve d'un amour sans borne pour le peuple ouvrier et déclassé². Cependant, son origine sociale et sa formation intellectuelle l'empêchent d'être en parfaite communion avec cette « grande fédération des douleurs³ ». Révolutionnaire, il est également tiraillé entre ses convictions politiques et son appartenance originelle au camp d'en face. Les études réalisées par Jacques Migozzi – qui seront le point de départ de notre réflexion – mettent en évidence ces différentes tensions qui constituent une partie de la paratopie⁴ fondatrice de l'œuvre. La trilogie *Jacques Vingtras* tente de se libérer de cet impossible lieu tout en créant les conditions mêmes de sa propre existence. Cela fait de l'écriture de *L'Insurgé*, une écriture en tension, tiraillée entre l'impossible appartenance au peuple aimé et le rejet de la condition bourgeoise⁵.

- 3 *L'Insurgé* paraît d'abord sous la forme d'un feuilleton dans le *Cri du peuple* en 1883. Il paraît en volume un peu plus d'un an après la mort de Vallès en 1886. Le lecteur de la fin du XIX^e siècle, comme celui de Jules Vallès, est essentiellement bourgeois malgré le caractère populaire du *Cri du peuple*. Vallès entend, grâce à son récit de la Commune, aller « en parlementaire causer aux femmes et aux fils de l'ennemi, pour les gagner, par le roman⁶ [...] ». L'auteur de *L'Insurgé* écrit pour un lecteur hostile au peuple communard et à son défenseur. Ils sont dotés tous deux, dans l'imaginaire bourgeois de l'époque, d'un éthos préalable largement négatif. Jules Vallès est considéré comme un agitateur et réfractaire anti bourgeois ayant renié sa condition sociale pour rejoindre le peuple. De plus, il a participé activement à la Commune, ce qui le rend dangereux aux yeux de la bourgeoisie. Il est vu comme une menace à l'ordre public.
- 4 Les travaux de Migozzi montrent que « [...] la trilogie est sous-tendue par une stratégie d'écriture et de publication qui cherche à conquérir ses destinataires par la persuasion et la séduction⁷ [...] ». Dans son article, Jacques Migozzi relève que *L'Insurgé* possède « une ossature argumentative [...] marquée⁸ ». Le roman du fondateur du *Cri du peuple* se positionne au sein d'un contexte et en réponse à un « “co-texte” foncièrement dépréciatif à l'égard de la Commune⁹ ». Le roman, toujours selon Migozzi, « vise à restituer à la “grande fédération des douleurs” sa dignité face au présent et à l'avenir¹⁰ ». Néanmoins, tout au long du roman, Jacques Vingtras – double romanesque de Vallès – est tiraillé entre ses convictions personnelles qui l'empêchent notamment de cautionner les exécutions sommaires ayant lieu sous ses yeux ou la destruction du Panthéon et son amour pour le peuple, qu'il n'entend pas abandonner. Comment dès lors le récit romanesque procède-t-il pour parvenir à faire coexister deux points de vues opposés sans délégitimer ni l'un, ni l'autre ? Autrement dit : comment fonde-t-il la paratopie de l'intellectuel bourgeois défenseur du peuple ? Notre article se veut un prolongement de la réflexion de Jacques Migozzi qui se concentre principalement sur la question de l'éthos dans la stratégie argumentative de Jules Vallès. Nous avons voulu, quant à nous, nous concentrer sur la sémiotisation des émotions et le rôle du pathos dans la rhétorique vallésienne de *L'Insurgé*. Nous essayerons donc de montrer comment la sémiotisation des émotions et l'utilisation du pathos participent à la mise en tension de positions antagonistes, et de mettre en lumière les représentations du peuple qu'elles permettent de construire. Nous porterons aussi une attention particulière au rôle pragmatique que joue le lexique utilisé pour nommer les communards.
- 5 L'analyse se centrera sur un extrait du roman qui nous a semblé significatif. En effet, celui-ci est la parfaite illustration de la scénographie¹¹ construite par le roman chronique de la Commune. Le passage met en scène à travers de nombreux dialogues trois types d'individus : le narrateur, Jacques Vingtras, que l'on peut assimiler à Jules

Vallès ; les communards c'est-à-dire le peuple ouvrier et révolté ; et les Versaillais, gouvernement en place, pro-bourgeois. Les deux premiers sont présents « physiquement », le troisième est convoqué par les dialogues du texte. Le lecteur se voit octroyer la place du tiers, autrement dit du spectateur, du juré d'une sorte de procès public dans lequel seraient réévaluées les responsabilités des différents acteurs de la Commune¹². Vallès dans cette mise en scène autobiographique sous les traits de Jacques Vingtras désirait donner à son récit « la valeur d'une déposition faite au tribunal de l'Histoire par un vaincu qui a tout vu, tout souffert et qui veut tout dire¹³ ». Nous verrons que s'il paraît endosser uniquement le costume du témoin visuel et factuel des événements, c'est pour mieux dissimuler celui de l'avocat de la défense. Il est son propre avocat comme celui du peuple, ce qui ne va pas toujours sans contradictions.

- 6 Afin de répondre aux questions préalablement posées, le passage choisi permettra d'observer les stratégies discursives mises en place par Vallès, les divers traitements donnés à l'émotion ainsi que le lexique utilisé pour parler du peuple. Nous diviserons l'extrait en trois parties, sur la base du lexique utilisé pour nommer le peuple communard. Ces différentes parties nous permettront d'appréhender au mieux l'argumentation par l'émotion qui sous-tend la paratopie constitutive de l'extrait et qui se retrouve dans l'ensemble du roman.

Typologie des émotions : bref aperçu

- 7 Avant d'entrer dans l'analyse de l'extrait choisi, il nous apparaît important de définir et expliquer la terminologie précise que nous avons empruntée à Raphaël Micheli¹⁴ et qui nous servira d'appui théorique tout au long de notre article. Raphaël Micheli présente une typologie des modes de sémiotisation des émotions dans le discours susceptible de s'appliquer à l'ensemble des discours produits au sein d'une société. Nous réaliserons quelques aménagements qui permettent de les utiliser au mieux dans le cadre du discours littéraire.
- 8 Au cours de l'analyse rhétorique que nous nous proposons d'effectuer, l'émotion pourra s'envisager sous plusieurs angles. Rappelons que le pathos vise à mettre le public du discours – dans notre cas le lecteur du roman – dans les meilleures dispositions pour recevoir les arguments de l'orateur¹⁵. Les émotions dont nous parlerons seront celles que le narrateur vise à susciter chez le lecteur – lecteur appartenant au lectorat bourgeois de la fin du XIX^e siècle – afin que celui-ci soit le plus réceptif possible aux arguments que le narrateur lui présente. Il s'agira aussi des émotions en tant qu'elles sont sémiotisées¹⁶ par les différents personnages du texte (le narrateur et les communards). Notons encore que lorsque l'émotion servira l'argumentation en créant un effet pathémique sur le lecteur, on parlera d'argumentation par l'émotion. Cette émotion, si elle veut être efficacement provoquée chez le lecteur, doit quant à elle être sous-tendue par une topique ou un lieu commun qui légitimise le ressenti émotionnel, nous parlerons alors d'émotion argumentée. Nous pouvons à présent constater que le pathos dans le procédé argumentatif est construit sur la base d'un aller-retour permanent entre l'émotion argumentée et l'argumentation par l'émotion.
- 9 Raphaël Micheli propose une « tripartition entre *trois grands modes de sémiotisation de l'émotion*¹⁷ » : l'émotion dite, l'émotion montrée et l'émotion étayée.

- 10 L'émotion dite se construit à partir d'une relation prédicative entre une « entité humaine ou humanisable¹⁸ » et « une expression incorporant un *terme d'émotion*¹⁹ », c'est-à-dire un énoncé du type « Jean a peur ». On peut parler d'un « rapport de *dénotation* entre les unités sémiotiques mobilisées²⁰ ». Dans le cas précis de « Jean a peur », il s'agit d'une dénotation directe fondée sur une désignation explicite au travers d'un terme d'émotion. La relation prédicative peut être dans certains cas « davantage présupposée que posée²¹ » (voir *infra* la définition de l'émotion montrée). La première propriété de l'émotion dite est qu'elle permet au locuteur de s'attribuer l'émotion, on parlera alors d'émotion auto-attribuée, ou de l'attribuer à une altérité, on parlera alors d'émotion allo-attribuée. Ces types d'énoncés présentent la possibilité pour l'allocutaire de modaliser ou nier la véridicité de l'énoncé²². On peut par exemple nier l'affirmation « Jean a peur » : « Non, Jean n'a pas peur ». Ce qui, on l'imagine, dans une démarche argumentative peut être problématique pour le locuteur qui verbalise cette émotion. Notons que ces dernières observations peuvent parfaitement s'appliquer au discours oral. Mais nous considérons qu'il en est autrement pour le discours littéraire dans lequel le lecteur est « pris dans une sorte de piège, puisqu'il reçoit le texte d'abord à travers sa scénographie²³ ». Il lui est impossible de nier ou de réfuter l'émotion dite qu'il rencontre. L'émotion sémiotisée de la sorte présente donc, à notre avis, une efficacité pragmatique limitée car le texte impose l'émotion au lecteur. Il ne lui donne pas l'impression d'être libre d'attribuer l'émotion qu'il estime la plus appropriée. Il n'en demeure pas moins que cette sensation de liberté de choix que peuvent conférer l'émotion montrée et l'émotion étayée n'est qu'illusoire.
- 11 Raphaël Micheli définit l'émotion montrée comme un
- [...] énoncé [qui] présente un ensemble de *caractéristiques* qui sont susceptibles de recevoir une *interprétation indicielle*, au sens où l'allocutaire est conduit à inférer que le locuteur [...] éprouve une émotion, cette inférence reposant sur un *rapport de cooccurrence supposé être l'énonciation d'un énoncé présentant de telles caractéristiques et le ressenti d'une émotion*²⁴.
- 12 Comme on peut le voir dans cette définition, l'émotion montrée ne se construit pas autour d'un terme d'émotion. De l'absence de ce terme d'émotion découle l'absence de relation prédicative, ce qui rend la réfutation de l'émotion moins aisée. L'émotion montrée se trouve dès lors moins soumise au critère de véridicité. Dans le discours littéraire, d'un point de vue pragmatique, l'émotion montrée paraît donc laisser plus de liberté au lecteur d'attribuer ou non par inférence au narrateur ou aux personnages une émotion donnée. Elle en est d'autant plus efficace. Enfin, il est important de souligner que même si l'émotion montrée fonctionne grâce au repérage d'un ou plusieurs indices verbalisés, « ils ne sont pas eux-mêmes indiciels, dans le sens où ils ne présentent pas leur énonciation comme directement issue d'une émotion²⁵ ». Prenons par exemple « Jean claquait des dents » : il s'agit toujours d'une émotion dite car les dents qui claquent font partie d'un topos « relatif à la dimension somatique de l'expérience émotionnelle²⁶ » et donc, le locuteur allo-attribue de manière indirecte l'émotion, dans ce cas, une peur intense à Jean. On parlera ici d'une dénotation indirecte qui s'appuie sur des mécanismes d'inférence. Le matériau formant les indices conduisant à l'émotion montrée est aussi bien verbal que co-verbal, et l'interprétation de ces indices est sujette à une part d'indétermination. Pour combler celle-ci, le lecteur, l'allocutaire, devra « exploiter un faisceau de caractéristiques²⁷ » en recherchant « tant que possible la congruence des indices²⁸ ». Le contexte situationnel lui permettra de déterminer l'émotion qu'il doit déclencher. Enfin, les indices peuvent notamment être

composés sur le plan lexical d'interjections primaires (« oh ! ») ou secondaires (« tant pis ! »), et d'énoncés exclamatifs souvent averbaux sur le plan syntaxique. L'émotion montrée pourra également se nommer émotion connotée. Les deux phénomènes de connotation et de dénotation peuvent se combiner au sein d'un même énoncé.

- 13 L'émotion étayée, quant à elle, est « [...] inférée à partir de la schématisation, dans le discours, d'une situation qui lui est conventionnellement associée selon un ensemble de normes socio-culturelles et qui est ainsi supposé en garantir la légitimité²⁹ ». Autrement dit, il s'agit pour le locuteur « de verbaliser le fondement de l'émotion [...], d'explicitier ce sur quoi elle repose [à l'aide de topiques] et donc de suggérer que sur la base de la situation discursivement schématisée, l'émotion a lieu d'être³⁰ [...] ». De son côté, le lecteur est invité à évaluer la situation à laquelle il se trouve confronté et, par le biais de ses croyances et de ses jugements, construire sa réponse émotionnelle. Nous parlerons également, dans le cas de l'émotion étayée, d'émotion visée. C'est-à-dire pour le locuteur, dans notre cas le narrateur, qu'il s'agit « de produire une représentation discursive, d'une situation qui, selon lui, peut – voire même doit – donner lieu à [l'] émotion [visée]³¹. »
- 14 Dans le cadre de l'analyse de notre extrait, il nous paraît nécessaire d'attirer l'attention sur l'importance du lexique entourant la sémiotisation des émotions. Les choix lexicaux utilisés – dans notre cas pour parler du peuple communard – peuvent profondément influencer l'efficacité de l'argumentation par l'émotion que construit le texte. L'utilisation d'un mot plutôt qu'un autre peut placer le lecteur dans une position plus ou moins favorable à ressentir certaines émotions et donc, à adhérer plus ou moins aux arguments que le texte lui présente. Nous nous efforcerons donc de montrer que les choix lexicaux participent activement à l'argumentation émotionnelle mise en place par le récit.

Le rôle de l'émotion et du lexique dans la stratégie argumentative de *L'Insurgé* : analyse d'un fragment du roman

- 15 Nous tenons à préciser au moment de produire notre analyse que, lorsque nous parlerons des émotions que le lecteur bourgeois de l'époque est supposé ressentir, nous parlerons du pathos compte tenu des stratégies discursives mises en place par le narrateur. Il sera uniquement question d'émotions visées par le texte.
- 16 À la fin du roman, Jacques Vingtras prend place sur les barricades du quartier du Panthéon et relate, sous la forme d'un dialogue entrecoupé de commentaires narratoriels, le début des exécutions d'otages et de traîtres lors des derniers jours de la Commune. Les insurgés communards sont sur le point de subir l'assaut final des Versaillais qui entérinera leur défaite et qui suppose la mort certaine de beaucoup d'entre eux. Quelques lignes avant ce passage, Vallès décrit brièvement le chemin qu'il parcourt en direction de la barricade. Sur celui-ci il rencontre des intellectuels comme lui, qui étudient ou enseignent dans les prestigieuses institutions scolaires du quartier. Beaucoup d'entre eux s'enfuient, mais certains décident de rester et de se battre. Ce détail revêt une grande importance pour bien comprendre toutes les subtilités que comportent les choix lexicaux de Vallès que nous observerons ensuite. Penchons-nous à présent sur l'extrait qui fera l'objet de notre analyse :

[...], le camarade et moi, nous jurant d'aller jusqu'au bout, côte à côte, coûte que coûte.

Si je recevais une blessure trop cruelle, promettez-moi de m'achever ?

Oui, à condition que vous me rendrez le même service, si c'est moi qui étrenne ?

Entendu !

C'est que la souffrance me fait une peur du diable ; par lâcheté, j'aimerais mieux la mort. Quoique, cependant crever d'un dernier *gnon* donné par un copain, au coin d'un mur, ce ne soit pas précisément gai !

Et être lardé vivant par les baïonnettes, vous trouvez que ce serait drôle ?

Lardé !...

Mon cher, ces lignards nous auraient déjà hachés s'ils avaient pu, quand nous prêchions la guerre à outrance. Ils nous arracheront cette fois les yeux avec le tire-bouchon de leur sabre, parce que c'est à cause de nous qu'on les a fait revenir de leurs villages.

Un combattant m'aborde.

Citoyen, voulez-vous voir comment c'est fait, le cadavre d'un traître ?

On a exécuté quelqu'un !

Oui, un boulanger qui a nié d'abord, qui a avoué ensuite.

Le fédéré m'a vu blêmir.

- Vous auriez peut-être voté l'acquittement, vous ! Ah ! vingt dieux ! ne pas comprendre que casser la tête d'un Judas, c'est sauver la tête de mille des siens ! J'ai l'horreur du sang et j'en ai plein les mains : il s'est accroché à moi au coup de grâce ! Seulement, s'il n'y en a pas qui tuent les espions, alors quoi ?

Un autre est intervenu dans le débat.

C'est pas tout ça ! Vous voulez garder vos pattes nettes pour quand vous serez devant le tribunal ou la postérité ! Et c'est nous, c'est le peuple, l'ouvrier, qui doit toujours faire la sale besogne... Pour qu'on lui crache dessus après, n'est-ce pas ?

Il dit vrai, cet irrité !

Oui, l'on veut paraître propre dans l'histoire, et n'avoir pas de fumier d'abattoir attaché à son nom.

Avoue-toi cela, Vingtras ; ne mets pas à ton acquis la pâleur qui t'a envahi la face devant le geindre fusillé³² !

- 17 Nous avons décidé de diviser cet extrait en trois parties qui prennent en compte le lexique utilisé par Jules Vallès pour parler du peuple communard.

Le peuple, uni sous la Commune

[...], le camarade et moi, nous jurant d'aller jusqu'au bout, côte à côte, coûte que coûte.

Si je recevais une blessure trop cruelle, promettez-moi de m'achever ?

Oui, à condition que vous me rendrez le même service, si c'est moi qui étrenne ?

Entendu !

C'est que la souffrance me fait une peur du diable ; par lâcheté, j'aimerais mieux la mort. Quoique, cependant crever d'un dernier *gnon* donné par un copain, au coin d'un mur, ce ne soit pas précisément gai !

Et être lardé vivant par les baïonnettes, vous trouvez que ce serait drôle ?

Lardé !...

Mon cher, ces lignards nous auraient déjà hachés s'ils avaient pu, quand nous prêchions la guerre à outrance. Ils nous arracheront cette fois les yeux avec le tire-bouchon de leur sabre, parce que c'est à cause de nous qu'on les a fait revenir de leurs villages.

- 18 Dans les pages qui précèdent ce moment de l'intrigue romanesque, Vingtras croise, comme nous le disions plus haut, des intellectuels (professeurs, étudiants) qui s'enfuient ou, au contraire, prennent les armes. Il considère certains d'entre eux

comme des « vieux copains » et il pense que si l'un d'eux venait à mourir dans l'attaque du lendemain ce serait « de la graine d'insurrection jetée dans le champ des bourgeois³³ ». Une fois sur les barricades, mélangé à tous les communards, Vallès va jouer de l'ambiguïté sémantique des termes « camarade » et « copain » afin de servir l'argumentation par l'émotion qu'il met en place. Nous y reviendrons plus loin dans l'analyse.

- 19 On peut voir dans la première phrase, grâce aux paroles rapportées sous la forme d'un discours narrativisé (« nous jurant [...] coûte »), que les sentiments qui règnent sur la barricade sont la détermination, la solidarité dans le combat et même la fraternité. Cela se manifeste dans la phrase « le camarade et moi, nous jurant d'aller jusqu'au bout, côte à côte, coûte que coûte ». Arrêtons-nous quelques instants sur la forme de la locution « jusqu'au bout, côte à côte, coûte que coûte ». Au niveau formel nous sommes face à un parallélisme³⁴. L'utilisation de cette figure n'est pas sans effet sur le pathos. Sa force incantatoire dramatise la situation. Elle peut faire office de préparation émotionnelle pour le lecteur de ce passage. Elle vient en introduction au dialogue qui suit et sert à lui donner la gravité nécessaire. Le dialogue se présente comme un serment entre les deux combattants qui se promettent de mettre fin à la vie de l'autre si celui-ci venait à trop souffrir d'une blessure. L'usage des deux locutions figées et l'utilisation du terme « camarade » permet de renforcer la fraternité qui règne à ce moment de l'extrait. La polysémie que contient le mot « camarade³⁵ » et l'utilisation du mot « copain » qui a été faite dans les pages précédentes du roman permet également d'introduire au sein même du peuple communard des figures d'intellectuels bourgeois solidaires du peuple tels que les représente le narrateur. Il signale par là même que le peuple révolté est plus hétérogène que le lecteur bourgeois pourrait le penser. Vallès n'est plus le seul traître de sa classe, et l'unité des communards se fait dans une plus grande diversité.
- 20 La volonté et la détermination laissent donc la place à une forme d'amour fraternel à l'approche de la mort. De plus, le soutien affectif paraît si fort à ce moment de l'extrait que la mort semble plus douce si elle est donnée par un compagnon. Le lecteur peut donc être amené dans une situation comme celle-ci à ressentir une certaine compassion pour ces combattants solidaires qui pourraient être amenés à se séparer dans la mort, celle-ci pouvant venir de la main de l'un d'eux. La possibilité que le lecteur éprouve de la compassion est due au fait que ce que ressentent les soldats dans une telle situation est également ce que ressentirait le lecteur dans une situation similaire. De plus, l'ambiguïté sémantique de « camarade » ne permet pas au lecteur de savoir clairement si Vallès se trouve au côté d'un ouvrier ou d'un intellectuel appartenant à la même classe que lui et donc, que celle du lecteur.
- 21 Cette « sympathie solidaire » entre les combattants que nous venons d'aborder paraît cependant être sous-tendue par un sentiment encore plus fort que celui de la fraternité ou de la solidarité³⁶.
- 22 Ce sentiment plus fort, c'est la peur. Elle se trouve directement nommée dans la suite de l'extrait. Dans le commentaire du narrateur, l'émotion est dite : « une peur du diable ». Le narrateur a davantage peur de la souffrance que de la mort. Vingtras nomme directement son émotion, on sait dès lors ce qu'il ressent. Pourtant, au sein d'un procédé argumentatif, cette émotion pourrait paraître le moins efficace des trois types de sémiotisation de l'émotion, dans la mesure où elle s'impose au lecteur plutôt que de lui donner l'impression qu'il l'infère librement à partir de la situation³⁷. Cependant, l'exclamation « Lardé !... » exprime un étonnement face à une situation

inédite qui provoque chez Jacques Vingtras un surcroît de peur, rendant celle-ci plus efficace dans le dispositif argumentatif. L'émotion exprimée par l'alter ego de Vallès se voit dotée de plus d'efficacité argumentative car nous passons alors au registre de l'émotion montrée.

- 23 C'est l'ironie de la phrase suivante qui porte en réalité tout l'effet pathémique qui peut jouer sur le lecteur. Le narrateur montre l'absurdité d'être achevé par un compagnon. De plus, comme pour « camarade », le jeu sur l'ambiguïté du sens du mot « copain » dans le texte peut confondre le lecteur bourgeois. Il est poussé à mettre en parallèle l'horreur qu'il ressent à l'idée qu'un « fils de famille³⁸ » engagé au côté de la Commune soit achevé par la main d'un communard, à celle qu'il ne ressent peut-être pas aussi intensément pour la mort d'un communard issu de la classe ouvrière. Ajoutons à cela que la cruauté de la mort décrite dans la suite du dialogue par l'un des communards rend cette mort absurde beaucoup plus douce. C'est ce contraste dans l'horreur qui permet d'étayer l'émotion ressentie par le narrateur, par les communards mais également par le lecteur. En effet, la peur du narrateur est justifiée par la description d'une mort douloureuse. L'horreur ressentie à l'idée d'une telle mort est soutenue par un registre lexical particulièrement imagé : « lardé vivant », « hachés » et « arracheront les yeux avec les tire-bouchons de leur sabre ». De plus, la mise à distance avec la réalité que suppose l'ironie des communards renforce le dramatisme de la situation. Opposons à cela que, de ce fait, la perspective d'une mort donnée par un compagnon devient douce. L'émotion, la peur de la mort, s'en trouve quelque peu atténuée et au contraire la solidarité fraternelle se trouve renforcée. Elle rapproche même les représentants de classes différentes. Il y a une tension permanente entre la peur de la mort imminente et les tentatives de mettre celle-ci à distance, de gérer son arrivée future, par l'ironie et la perspective d'une mort plus douce donnée par un autre insurgé.
- 24 L'éthos du peuple commence à subir des modifications grâce aux émotions allo-attribuées par le récit, mais aussi par l'ambiguïté lexicale qu'entretient le texte. Le peuple d'assassins barbares et sanguinaires se voit fournir un mobile, une circonstance atténuante. Il est aussi plus composite socialement que le lecteur ne pouvait le penser au préalable. La haine des communards à l'égard des Versaillais se trouve en partie justifiée et donc compréhensible. Elle n'est évidemment pas due uniquement à la peur de la cruauté de l'armée versaillaise, mais est aussi exacerbée par la peur d'une mort atroce imminente.
- 25 Quid du lecteur ? Il est face à une situation absurde : le choix que doivent opérer les communards – composés en partie de fils de familles bourgeoises – entre la mort donnée par un « camarade » ou la mort lente et cruelle par les baïonnettes. Malgré tout, à ce stade de l'extrait, il n'est pas encore dans les dispositions nécessaires qui le mèneraient à ressentir de la compassion ou de l'indignation face à cette situation. L'argumentation émotionnelle, c'est-à-dire l'émotion qu'il serait juste de ressentir dans une situation donnée, ne peut pas encore être jugée crédible aux yeux d'un lectorat bourgeois. Cela n'est pas dû à la topique mise en place – l'imminence d'un choix entre une mort absurde ou une mort horrible –, ni au flou entretenu par les termes qui désignent les hommes présents sur les barricades. Le problème vient de la fiabilité du narrateur. L'éthos de Vallès pâtit indéniablement de sa participation très active à la Commune. Il a beau se positionner grâce à son commentaire dans la posture du confesseur, du témoin honnête voulant instaurer un climat de confiance avec le lecteur,

son éthos préalable n'a pas encore été déconstruit puis suffisamment reconstruit pour que son discours soit émotionnellement efficace. Le problème peut se trouver en partie résolu dans la partie suivante.

Le peuple, une armée

Un *combattant* m'aborde.

Citoyen, voulez-vous voir comment c'est fait, le cadavre d'un traître ?

On a exécuté quelqu'un !

Oui, un boulanger qui a nié d'abord, qui a avoué ensuite.

Le *fédéré* m'a vu blêmir.

– Vous auriez peut-être voté l'acquittement, vous ! Ah ! vingt dieux ! ne pas comprendre que casser la tête d'un Judas, c'est sauver la tête de mille des siens ! J'ai l'horreur du sang et j'en ai plein les mains : il s'est accroché à moi au coup de grâce !

Seulement, s'il n'y en a pas qui tuent les espions, alors quoi ?

- 26 L'exclamation « on a exécuté quelqu'un ! » est un indice d'une émotion forte ressentie par le narrateur. Elle fonctionne comme un indice verbal que le lecteur peut interpréter. Il peut inférer la présence de l'exclamation à partir de la présence d'une émotion vive ressentie par Jacques Vingtras. Le destinataire du texte peut interpréter que l'interjection est le fruit de l'horreur que ressent le protagoniste face aux exécutions d'otages ou de traîtres à partir de tout ce qui précède dans le roman. C'est là qu'intervient la suite de la stratégie argumentative visant à modifier l'éthos préalable que le bourgeois aurait de lui pour se placer du côté de la défense des droits de l'homme, en rupture avec le préjugé qui le précède faisant de lui l'un des participants actifs aux meurtres d'otages. Pour être certain de bien s'auto-attribuer cette émotion d'horreur, il s'appuie sur de l'émotion dite. Il dénote de manière indirecte, une ligne plus loin, l'effet que celle-ci produit sur son aspect physique : il blêmit³⁹. L'utilisation du verbe « blêmir » a pour effet d'intensifier et d'authentifier la peur ressentie par l'alter ego de Vallès. Vingtras incorpore son émotion et en sa qualité de narrateur la donne à voir au lecteur.
- 27 L'argumentation de cette émotion, qui permet au narrateur de se construire un ethos capable de sympathiser avec le bourgeois utilise un troisième stratagème discursif. Il s'appuie sur la réponse émotive que va provoquer sa réaction chez les combattants communards. Ceux-ci vont montrer leur indignation, leur colère à l'égard de Vingtras qui trahit son opposition à l'exécution par sa réaction émotive. Le peuple insurgé va sémiotiser sa réplique émotionnelle sur deux niveaux : au niveau lexical au moyen d'interjections primaires, « Ah ! », et secondaires, « vingt dieux ! », et au niveau syntaxique au moyen entre autres de la phrase exclamative « vous auriez peut-être voté l'acquittement, vous ! ». L'indignation des communards sémiotisée de la sorte permet à Vallès de dire à son lecteur qu'il n'était pas d'accord avec tout ce que la Commune avait engendré, qu'il était un modéré au milieu de la sauvagerie et qu'il s'est toujours positionné contre ces exécutions. Il est donc plus proche de son lectorat que celui-ci ne le pense. Il rompt également l'ambiguïté sémantique de la première partie de l'extrait grâce au langage populaire placé dans la bouche des communards. Plus de doute, les hommes qui s'expriment sont issus de la classe populaire. Mais faisant tenir un discours hostile à sa personne aux couches populaires, Vingtras montre aussi au lecteur bourgeois qu'il est rejeté par celle-ci. La paratopie se résout alors temporairement dans une réintégration de sa classe d'origine. De plus, faire tenir ce

discours aux communards donne à celui-ci une relative légitimité qu'il n'aurait pas eue s'il avait été rapporté par Vingtras.

- 28 Mais dans sa stratégie argumentative Vallès ne s'oppose jamais longtemps au peuple. La polyphonie discursive lui permet de donner la parole à tous les protagonistes et ainsi rendre la complexité des événements. Le responsable de la mort du traître dit son horreur face à cette exécution mais il s'agit plus égoïstement de « l'horreur du sang ». On peut dans ce cas se demander si l'étayage de cette émotion est pertinent au niveau argumentatif. N'aurait-il pas mieux valu que celui qui a assassiné le boulanger coupable de trahison émette un sentiment d'horreur à l'idée d'avoir assassiné un homme ? Il justifie cependant cette « non-émotion » ou indifférence au sort du boulanger par le sauvetage « de mille des siens ». Dans les faits et au niveau de l'analyse émotionnelle, l'absence d'émotion est une émotion en elle-même, elle signifie autant que n'importe quelle autre émotion. Celui qui vient d'exécuter le prisonnier a fait son devoir. Grâce à son geste il a sauvé la vie de plusieurs de ses compagnons d'armes. Il ne ressent donc pas d'émotion particulière. Le texte tente par ce procédé de convaincre le lecteur qu'il n'a aucune raison de ressentir de l'effroi ou de l'indignation à l'idée qu'un homme ait été assassiné de cette manière, car la cause est juste. De plus, le procédé argumentatif à l'œuvre ici est soutenu par un registre lexical guerrier pour désigner le peuple. En effet, en parlant d'un communard comme d'un « combattant » et ensuite comme d'un « fédéré » il fait de celui-ci un soldat. Les insurgés sur les barricades sont des soldats, ils sont en guerre et appartiennent à une armée, celle de la Commune. L'absence d'émotion n'est pas due à la banalité que suppose l'exécution d'un traître. Elle vient du fait que c'est la guerre, et en temps de guerre le communard a été amené à devoir exécuter un traître afin de sauver sa propre vie et la vie des autres engagés à ses côtés.

Le peuple, d'objet à sujet de l'Histoire

Un autre est intervenu dans le débat.

C'est pas tout ça ! Vous voulez garder vos pattes nettes pour quand vous serez devant le tribunal ou la postérité ! Et c'est nous, c'est *le peuple*, l'ouvrier, qui doit toujours faire la sale besogne... Pour qu'on lui crache dessus après, n'est-ce pas ?

Il dit vrai, cet *irrité* !

Oui, l'on veut paraître propre dans l'histoire, et n'avoir pas de fumier d'abattoir attaché à son nom.

Avoue-toi cela, Vingtras ; ne mets pas à ton acquis la pâleur qui t'a envahi la face devant le geindre fusillé !

- 29 Ce paragraphe travaille également à réhabiliter le peuple. Il tente de montrer que l'irritation ressentie par les insurgés à l'égard de la réaction de Vallès et en parallèle à celle du lecteur bourgeois est légitime. Ils sont en guerre et, forcément, pour sauver leur vie, ils estiment qu'ils ne doivent pas « faire de sentiments » à l'égard des traîtres. Cette irritation est justifiée par le fait qu'ils ont l'impression que, quoi qu'il arrive, ils seront toujours tenus pour coupables. C'est également le moment où le peuple s'affirme en tant que sujet politique et social. Un communard parle au nom du peuple, de l'ouvrier, d'un « nous ». Il affirme par là la conscience de classe des insurgés mais également la conscience de la place que leur réserve l'Histoire. La définition du peuple qu'opère le communard exclut naturellement le narrateur et le lecteur, petit-bourgeois, du peuple. L'oscillation paratopique renvoie de nouveau Vingtras vers son appartenance à la classe bourgeoise. Ce qui a pour conséquence logique de le rapprocher du lecteur.

- 30 Cette partie permet à notre avis de délégitimer l'émotion éventuelle de haine envers le peuple que pourrait avoir le lecteur. Elle fonctionne sur la base d'une tension entre l'ethos attribué au fur et à mesure du roman à Vingtras et l'ethos attribué au peuple. En d'autres mots, le lecteur se sent plus proche de Vingtras, est plus en sympathie avec le narrateur qu'avec le peuple. Le lectorat bourgeois pourra donc se sentir davantage du côté du narrateur qui veut avoir les mains propres. De plus, l'utilisation d'expressions populaires comme « pattes nettes » contribue à la mise à distance du lecteur par rapport au peuple. Le destinataire bourgeois se retrouve alors pris également dans l'inversion qui se produit faisant de Vingtras le lâche qui n'ose pas se mouiller préférant ne pas se salir les mains. Il place le lecteur bourgeois face à sa propre lâcheté, celle d'avoir fermé les yeux sur la complexité des événements et accepté la version officielle des faits qui accable le peuple parisien.
- 31 Le dernier paragraphe a pour objectif d'entériner la réfutation du sentiment de désapprobation ressenti par le narrateur et son lecteur. Sous les traits d'une sorte de péroraison, il a pour objectif de légitimer la résignation que l'on doit ressentir face à la mort du traître. Celle-ci commence par l'assimilation du communard à l'émotion que le narrateur perçoit chez lui (« cet irrité »). La violence et l'injustice ressenties prennent le pas sur la personne qui les éprouve et se traduit en irritation. Le narrateur ne laisse pas la place à l'interprétation indicielle ou topique au lecteur. L'irritation était la seule émotion que pouvait éprouver cet insurgé à ce moment du texte. La dénotation de l'émotion telle qu'elle s'incarne en lieu et place du communard ajoute de la crédibilité et de la sincérité à ce qui a été dit en amont et permet à Vallès de donner de la gravité à la phrase sentencieuse qui suit.
- 32 Le peuple prend les décisions qu'il faut, quitte à le payer devant « le tribunal ou la postérité ». Ce n'est pas le cas de Vingtras, il ne doit dès lors pas ressentir de l'horreur face à cet événement. L'exécution était un fait obligé pour parvenir à sauver leur vie. On pourrait assimiler cette action à un plaidoyer pour la légitime défense. Le lecteur, juré de la situation, est exhorté par ce procédé discursif à acquitter le peuple communard comme le narrateur l'a fait. Le narrateur se plaçant en marge de cette exécution et reconnaissant sa lâcheté à ne pas prendre une part active aux événements, délégitime l'horreur qu'il ressent et rend concevables et compréhensibles la haine et la peur (résultat du sentiment d'agression ressenti par les insurgés à l'égard des traîtres qui menacent leur vie) exprimées par les communards dans l'extrait.

Conclusion

- 33 La lecture que nous venons d'effectuer nous permet d'observer que les émotions que le narrateur s'attribue et celles qu'il attribue au reste des communards dans un premier temps, s'articulent afin de toucher, dans un second temps, l'affect du lecteur et susciter sa sympathie. Nous avons montré également que l'argumentation par l'émotion est soutenue et favorisée par l'utilisation d'un lexique spécifique à chaque partie de l'extrait. Cette stratégie argumentative est présente dans la scénographie de l'extrait qui octroie au lecteur la place du tiers, autrement dit du spectateur, du juré d'une sorte de procès public dans lequel sont réévaluées les responsabilités des différents acteurs de la Commune.
- 34 Tout en posant la problématique de la responsabilité historique, le texte construit une représentation du peuple communard. Il est d'abord solidaire et multiple, puis, soldat

engagé dans une guerre et, pour finir, il se constitue en sujet politique, conscient de sa condition sociale inférieure et des responsabilités que lui imputera l'Histoire. La stratégie argumentative de notre extrait permet surtout au peuple, comme à Jules Vallès, de se construire une image plus humaine et plus complexe que celle véhiculée par les idées reçues bourgeoises de l'époque. Notre analyse montre également la position paratopique que Jules Vallès tente en permanence de faire exister entre son amour pour le peuple qui ne le reconnaît pas comme l'un des siens et les stigmates de la classe bourgeoise qu'il refuse d'intégrer. Quant à l'argumentation par l'émotion, si elle ne parvient peut-être pas à amener le bourgeois à revoir son jugement sur la Commune, elle plaide malgré tout pour une reconsidération des faits historiques et une réécriture de l'Histoire.

NOTES

1. Jules Vallès, *L'Insurgé*, Paris, Gallimard, 2013, p. 39.
2. Pour plus d'informations quant au peuple vu par Jules Vallès, nous renvoyons à Sook Hwang Hi, « La vision du peuple chez Jules Vallès », *Modern Language Studies*, 15/4, 1985, p. 313-328.
3. J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 39.
4. « [...] négociation entre le lieu et le non-lieu, une appartenance parasitaire qui se nourrit de son impossible inclusion » (D. Maingueneau, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 72).
5. J. Migozzi, « Sociocritique, rhétorique, pragmatique : le cas Vallès », *Littérature*, 140, 2005, p. 73.
6. J. Vallès, *Correspondance avec Hector Malot*, Paris, Éditeurs Français Réunis, 1968, p. 130 ; cité dans J. Migozzi, *op. cit.*, p. 79.
7. *Ibid.*, p. 74.
8. *Ibid.*, p. 79.
9. *Ibid.*, p. 80.
10. *Ibid.*
11. Voir D. Maingueneau, *op. cit.*, p. 192 : « [...] La scène sur laquelle le lecteur se voit assigner une place, c'est une scène narrative construite par le texte. [...] La scène de parole que le discours présuppose pour pouvoir être énoncé et qu'en retour il doit valider à travers son énonciation même. »
12. J. Migozzi, *op. cit.*
13. Jules Vallès, *Correspondance avec Hector Malot*, *op. cit.*, p. 130 ; cité dans J. Migozzi, *op. cit.*, p. 79.
14. R. Micheli, « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », *Semen* [En ligne], 35 | 2013, numéro « Modes de sémiotisation et fonctions argumentatives des émotions », <http://semen.revues.org/9795>
15. R. Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 209.
16. R. Micheli, *op. cit.*, p. 20 : « manières selon lesquelles l'émotion peut être rendue manifeste au moyen de signes (verbaux et co-verbaux). »
17. *Ibid.*, p. 19.
18. *Ibid.*, p. 22.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*

21. *Ibid.*
22. Voir *ibid.* p. 22 : « Du fait que l'émotion y fait l'objet d'une désignation lexicale et qu'elle y est syntaxiquement mise en rapport avec l'entité humaine censée l'éprouver [...]. »
23. D. Maingueneau, *op. cit.*
24. R. Micheli, *op. cit.*, p. 22.
25. *Ibid.*, p. 29.
26. *Ibid.*, p. 28.
27. *Ibid.*, p. 29.
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*, p. 31.
30. *Ibid.*, p. 36.
31. R. Micheli, « L'analyse argumentative en diachronie : le pathos dans les débats parlementaires sur l'abolition de la peine de mort », *Argumentation et analyse du discours*, 1, 2008, p. 11.
32. J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 292-293.
33. *Ibid.*, p. 291.
34. Ou hypozeux. Voir C. Fromilhague, *Les Figures de style*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 27 : « Figure fondée sur un parallélisme appuyé de groupes syntaxiques le plus souvent juxtaposés. La reprise du même patron syntaxique a une valeur démonstrative ou émotive. »
35. Voir le *Trésor de la langue française informatisé*, ATILF/CNRS/Université de Lorraine. *Camarade* peut être utilisé « pour parler d'une personne à qui on est lié par une vie ou des activités communes ». Mais aussi, pour parler d'« une personne avec qui on est lié par un sort commun ». Ensuite, pour parler de « soldats qui couchent dans le même lit » ou encore « d'une personne qui milite dans un syndicat ou un parti ouvrier ». Et pour finir, pour parler d'une « personne avec qui on est lié par des liens d'amitié fondés sur un esprit d'égalité ».
36. Notons qu'il faut bien faire la différence entre les émotions sémiotisées, qui sont celles ressenties par les protagonistes de l'extrait, et le pathos, c'est-à-dire les émotions que le lecteur est susceptible de ressentir. Le pathos est dans ce cas convoqué grâce à la situation construite par le texte et au travers d'un topos qui voudrait « qu'il est triste ou dommage de devoir se séparer de quelqu'un pour lequel nous avons de l'affection et donc qu'il est légitime de ressentir de la compassion pour ces combattants qui vont peut-être être séparés dans la mort ».
37. Voir *supra* « véridicité de l'émotion dite ».
38. J. Vallès, *L'Insurgé*, *op. cit.*, p. 290.
39. Nous sommes face à un cas limite d'émotion dite. En effet le fait de blêmir peut directement être mis en relation avec la peur, comme pourrait l'être « claquer des dents ».
-

AUTEUR

DAVID RICO-GARCIA

Université de Liège